Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

46 | 2013

L'espace du politique en Allemagne au XIX^e siècle

La guerre et l'armée : des espaces de négociation pour l'ordre politique national

Frank Becker

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4441>

DOI : 10.4000/rh19.4441

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2013

Pagination : 33-50

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Frank Becker, « La guerre et l'armée : des espaces de négociation pour l'ordre politique national », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 46 | 2013, mis en ligne le 01 juin 2016, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4441> ; DOI : 10.4000/rh19.4441

Tous droits réservés

FRANK BECKER

*La guerre et l'armée : des espaces de négociation
pour l'ordre politique national*

L'historiographie de la guerre et de l'armée a connu ces dernières années en Allemagne de nombreux enrichissements¹. Au-delà de l'étude des opérations militaires sont apparus des aspects socio-historiques s'attachant à la base de recrutement des officiers et des soldats, aux relations entre les sphères civile et militaire dans les villes de garnison ou aux conditions et conséquences du régime d'occupation ; au travers du prisme de l'histoire au jour le jour, d'une « histoire militaire d'en bas », l'expérience concrète qu'avaient de la guerre les grades ordinaires de la troupe fut examinée ; l'histoire des mentalités remit au jour l'état d'esprit présidant à la guerre ainsi que la vision qu'en avaient non seulement les différents niveaux hiérarchiques, mais également toutes les couches de la société civile.

S'appuyant pour partie sur ces travaux, mais également en s'en distançant, s'est mis en place à partir des années 1990 un nouveau champ de recherches sur lequel nous allons nous arrêter : la lecture de la guerre, le discours sur la guerre. Comme tous phénomènes réels, la guerre n'est accessible que par le biais d'interprétations passées ou à venir. Et ces interprétations sont développées, stabilisées, diffusées par la communication. Ainsi, les médias visuels et textuels qui ont représenté la guerre nous permettent d'accéder à la manière dont on donnait alors sens à la guerre².

Ce champ de recherche, s'appuyant sur l'analyse du discours, la sémantique historique et le constructivisme, a entre-temps acquis un poids considérable dans l'historiographie allemande. Si l'ampleur de la littérature accessible interdit de rendre hommage à toutes les études existantes, c'est sur celles mettant en rapport le débat autour de la guerre avec la sphère politique que nous nous pencherons, les lignes directrices de l'évolution politique au XIX^e siècle étant au centre de la présente publication.

* Traduit de l'allemand par Laurent Wagner.

1. Cette ébauche se veut un aperçu structuré sur un domaine qui pendant les deux dernières décennies joua un rôle central dans la recherche allemande sur l'histoire du XIX^e siècle.

2. Sur cette approche, voir le chapitre introductif in Frank Becker, *Bilder von Krieg und Nation. Die Einigungskriege in der bürgerlichen Öffentlichkeit Deutschlands 1864-1913*, München, Oldenbourg, 2001, p. 9-36.

En ce sens, il s'agit de la charge politique du débat autour de la guerre, de son lien avec une approche politique de l'ordre³. Fréquemment, lorsqu'il est question de la guerre, est évoqué l'État au nom duquel est mené le combat, souvent aussi l'ordre sociétal qui, à cette occasion, est censé faire ou non ses preuves. Plus encore : la constitution militaire est assimilée à son pendant politique. C'est vrai de l'interprétation contemporaine de la guerre comme de l'interprétation mémorielle. C'est l'importance de l'idée de nation qui est ici mise en avant. La création d'aucun État-Nation ne s'est faite sans guerre au cours du XIX^e siècle ; au niveau interprétatif, les débats autour de la guerre et autour de la nation sont quasiment indissociables. La guerre et le militaire sont au XIX^e siècle un espace de négociation incontournable pour l'ordre politique de la nation.

Mais de quoi est fait cet ordre ? Tout d'abord, il est marqué par les questions de souveraineté et de constitution. Qui commande en temps de guerre voudra probablement faire de même en temps de paix ; à l'inverse, la hiérarchie sociale de la sphère civile se retrouve dans la hiérarchie militaire. Si ce n'était le cas, notre vision de la guerre se trouverait confrontée à un défi particulier. L'éventualité d'une analogie entre constitutions civile et militaire a déjà été évoquée plus haut ; là aussi, si une divergence est envisageable, il convient de la surmonter par l'analyse. Reste en suspens l'éventualité d'une constitution militaire servant de modèle, de ligne directrice, à l'ordre politique qui lui succède.

De la même façon, c'est selon une certaine vision de la guerre que se forge l'identité nationale. Les nations ne peuvent se créer une identité que par le biais d'un catalogue de caractéristiques qui leur sont propres. En même temps, il y a lieu de tracer une frontière entre ceux qui en font partie et ceux qui en sont exclus – l'inclusion étant impensable sans l'exclusion. C'est ainsi que le débat autour de la guerre prête aux forces armées des propriétés censées être inhérentes à la nation au nom de laquelle elles combattent ; dans les circonstances exceptionnelles de la guerre, les nations montrent leur vrai visage, mettent au jour les caractéristiques qui, en temps de paix, sont parfois enfouies. C'est précisément lorsqu'une nation est issue d'une guerre – cette guerre devenant alors son mythe fondateur – que les caractéristiques qui s'étaient déployées à l'occasion du conflit armé sont particulièrement riches de conséquences – elles peuvent forger l'identité d'une nation pour des générations.

3. Il y a ici des points communs avec la recherche sur le militarisme, laquelle se penche sur le caractère, exemplaire pour d'autres champs d'activité de la société, non pas tant de la guerre, mais du secteur militaire dans son ensemble. Cf. Thomas Stamm-Kuhlmann, « Militärstaat Preußen. Zum Stand der Debatte über den „preußischen Militarismus“ im 18. und 19. Jahrhundert », in Christiane Liermann [dir.], *Italien und Preußen. Dialog der Historiographien*, Tübingen, Max Niemeyer, 2005, p. 109-121, en particulier p. 111-113 ; pour une vue d'ensemble, cf. Wolfram Wette, *Militarismus in Deutschland. Geschichte einer kriegerischen Kultur*, Darmstadt, Primus, 2008.

En troisième lieu, il convient d'évoquer la répartition sexuée des rôles. Les visions particulières de la guerre attribuent aux deux genres des rôles, des fonctions et des devoirs particuliers; la dimension existentielle de la guerre leur confère un poids particulier – ce qui en temps de guerre a fait ses preuves sera valable en temps de paix. À l'inverse, des identités sexuelles établies en temps de paix peuvent se révéler inopérantes pour la guerre et doivent alors être révisées. On peut même attribuer la force ou la faiblesse de nations en guerre à la bonne ou mauvaise répartition des rôles entre hommes et femmes. Fondamentalement, le port des armes et la mise en jeu de la vie sont souvent prétexte à revendiquer une participation politique; celui qui est exclu de l'appareil militaire n'aura le plus souvent que peu à faire valoir pour revendiquer un droit de regard politique.

LES GUERRES DE LIBÉRATION ANTINAPOLÉONIENNES

La recherche a longtemps considéré que les guerres de l'époque révolutionnaire française, prélude aux guerres napoléoniennes, représentaient une rupture radicale dans la conduite de la guerre et dans la constitution militaire⁴ : l'âge de la guerre de cabinet aurait fait place à celui de la guerre des nations; le soldat à gages aurait fait place au patriote en uniforme; une organisation militaire par laquelle l'officier noble domine le soldat du rang issu des couches inférieures de la paysannerie, à une autre, faisant place à la bourgeoisie; une guerre de manœuvre peu sangoureuse, à un combat acharné et sans merci entre nations ennemies allant jusqu'à mobiliser des populations entières – et toutes les ressources matérielles – pour la guerre. Ce changement radical aurait partie liée avec un discours autour de la guerre entièrement renouvelé : le combat devrait être compris comme une mission pour la nation tout entière, l'uniforme comme l'habit de lumière du patriote, lequel saurait que son droit de regard sur l'État-nation est lié à son devoir de le défendre les armes à la main. C'est ainsi que l'absolutisme, aspirant à un monopole du pouvoir sans réserve, aurait trouvé son expression dans l'armée-marionnette de la fin du XVII^e et du XVIII^e siècle, tandis que l'État-nation du XIX^e pouvait au besoin user de la conscription, voire espérer de ses citoyens une participation spontanée à l'effort de guerre.

Encore très récemment, cette lecture a trouvé ses défenseurs⁵. Elle avait même précédemment été poussée jusqu'à l'idée voulant que le discours mili-

4. Wolfgang Kruse met en évidence la problématique de cette rupture dans *Die Erfindung des modernen Militarismus. Krieg, Militär und bürgerliche Gesellschaft im politischen Diskurs der Französischen Revolution 1789-1799*, München, Oldenbourg, 2003.

5. Pour l'écrit, cf. Jörn Leonhard, *Bellizismus und Nation. Kriegsdeutung und Nationsbestimmung in Europa und den Vereinigten Staaten 1750-1914*, München, Oldenbourg, 2008, p. 239-267; dans le monde de l'image, Annegret Jürgens-Kirchhoff a trouvé de nombreuses pièces montrant des soldats individualisés, allant jusqu'à célébrer la « ferveur du soldat », soulignant ainsi l'importance de facteurs

taro-national inauguré à l'occasion des guerres antinapoléoniennes aurait formé la matrice interprétative de tous les conflits du long XIX^e siècle impliquant l'Allemagne. Cette matrice, nonobstant certaines modifications, n'aurait plus jamais fait l'objet de réelles transformations⁶. En 1813-1815, la rhétorique de la mobilisation nationale aurait ouvert des perspectives d'unité et de participation, quand bien même ces esquisses de nouvel ordre politique eurent manqué de précision, le nationalisme étant en ces années avant tout fondé sur des paramètres ethnoculturels, ce qui en fait un paramètre peu déterminant pour la constitution politique⁷.

Entre-temps néanmoins, sont apparues des études proposant une tout autre vue. À commencer par une représentation toute différente de l'évolution de l'histoire militaire. S'appuyant sur la recherche actuelle sur les débuts de l'époque moderne, ces nouvelles thèses voient en l'« âge des guerres des princes » une idéalisation trompeuse. Dès avant la Révolution française, des milices auraient existé dans nombre d'états européens ; les batailles de la guerre de sept ans, par exemple, n'auraient en aucun cas été « relativement peu sanguinaires ». De plus, le patriotisme y aurait d'ores et déjà joué un rôle significatif ; la Prusse aurait bien combattu pour son existence. Des méthodes telles que la guerre de partisans, censées caractériser la nouvelle manière de conduire la guerre depuis la Révolution française, n'auraient pas été introduites par des forces nationalo-progressives mais – comme en Vendée en 1793, en Espagne en 1808 ou au Tyrol en 1809 – par des forces conservatrices et religieuses. À l'inverse, l'armée permanente, comme principe d'organisation militaire en Europe, se serait maintenue au XIX^e siècle. De même, les armées de conscription s'appuyaient sur un encadrement d'officiers et sous-officiers expérimentés. Les armées territoriales (*Landwehr*), lesquelles maintenaient dans la constitution militaire prussienne la tradition de l'idée d'armement de la population, ne consistaient plus après 1815 qu'en une milice hautement intégrée et contrôlée⁸.

Une rupture radicale au niveau du discours autour de la guerre, si l'on en croit ces études, n'apparaît pas dans l'Allemagne des années 1813-1815, ni dans l'évolution de la réforme de l'armée ni dans l'évolution des manières de faire la guerre. Bien au contraire, on observerait un maintien du lien entre tradition interprétative de la guerre et modèles pré-nationaux. Ce n'est

moraux et psychiques pour l'issue de la guerre. Cf. Annegret Jürgens-Kirchhoff, « Der Beitrag der Schlachtenmalerei zur Konstruktion von Kriegstypen », in Dietrich Beyrau, Michael Hochgeschwender et Dieter Langewiesche [dir.], *Formen des Krieges. Von der Antike bis zur Gegenwart*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2008, p. 456-460.

6. Karen Hagemann, « Mannlicher Muth und teutsche Ehre ». *Nation, Militär und Geschlecht zur Zeit der Antinapoleonischen Kriege Preußens*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2002, p. 522.

7. *Idem*, p. 517.

8. Sur ce paragraphe, cf. Ute Planert, « Die Kriege der Französischen Revolution und Napoleons. Beginn einer neuen Ära der europäischen Kriegsgeschichte oder Weiterwirken der Vergangenheit? », in Dietrich Beyrau, Michael Hochgeschwender et Dieter Langewiesche [dir.], *Formen des Krieges... op. cit.*, p. 149-162, en particulier p. 151 et *sq.* À cette époque, le concept de milice n'était toutefois pas encore lié à des prétentions politiques.

qu'après 1815 que les combats seront présentés rétroactivement comme une guerre nationale et populaire⁹. Une historiographie faisant peu de cas de l'échelle du temps a fini par appréhender de cette manière l'interprétation contemporaine du conflit.

Il faut également tenir compte de différends entre chercheurs pour ce qui est de l'autodéfinition nationale sous le signe des guerres de libération. S'il est vrai que les notions de guerre nationale et de nation ne jouèrent en 1813-1815 qu'un rôle marginal, la plupart des ébauches identitaires ne pourront qu'avoir été tributaires des loyautés dynastiques traditionnelles des différents États, voire de celles des confessions. Seule une minorité a, peut-être, défendu la position, depuis toujours mise en avant par la recherche, construisant une identité nationale allemande par opposition à l'ennemi français¹⁰. L'hostilité guerrière suggérait de développer ainsi l'interaction, si nécessaire à la formation de l'identité, entre identité et altérité : si le français était frivole, l'allemand était probe, si le français était vantard, l'allemand était humble, etc. En revanche, une perspective critique invite à constater qu'il y eut en Allemagne, par intermittence, de nettes sympathies pour la France, particulièrement dans les États confédérés du Rhin.

La thèse de la guerre nationale, quel qu'eût été son poids, proposait en tout cas une définition avant tout ethnoculturelle de la nation. Y apparaissait d'ores et déjà la notion de « race »¹¹. Le germanique était opposé au roman, et un antisémitisme justifié cette fois par des considérations non plus religieuses, mais ethniques, devenait perceptible¹². En réaction, et en signe de leur fidélité à la nation, nombre de Juifs des pays germanophones s'engagèrent à fond dans le projet de libération¹³. Malgré cela, le cliché du Juif inapte à être soldat, faible, lâche, apparut à l'époque des guerres antinapoléoniennes, pour se maintenir pendant tout le XIX^e siècle et au-delà¹⁴. On a pu néanmoins, sur la foi des journaux intimes de soldats bavarois de la campagne de Russie de 1812, objecter que l'antisémitisme y serait resté d'essence traditionnellement religieuse¹⁵.

Le facteur religieux jouait dans l'interprétation de la guerre de toute façon un rôle éminent. Les adversaires de Napoléon, y compris les États allemands,

9. Ute Planert, *Der Mythos vom Befreiungskrieg. Frankreichs Kriege und der deutsche Süden : Alltag – Wahrnehmung – Deutung 1792-1841*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2007, p. 642-659. C'est dans ce contexte que doit être vue la thèse, ancienne, de la démocratisation de l'hommage aux soldats morts à la guerre. (Reinhart Koselleck et Michael Jeisman [dir.], *Der politische Totenkult. Kriegerdenkmäler in der Moderne*, München, Wilhelm Fink, 1994).

10. Michael Jeismann, *Das Vaterland der Feinde. Studien zum nationalen Feindbegriff und Selbstverständnis in Deutschland und Frankreich 1792-1918*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1992.

11. Karen Hagemann, « Mannlicher Muth und deutsche Ehre »..., *op. cit.*, p. 523.

12. Jörn Leonhard, *Bellizismus und Nation...*, *op. cit.*, p. 262.

13. Ute Frevert, *Die kasernierte Nation. Militärdienst und Zivilgesellschaft in Deutschland*, München, C.H. Beck, 2001, p. 57 et 95-102.

14. Ute Frevert, *Die kasernierte Nation...*, *op. cit.*, p. 210-214.

15. Julia Murken, *Bayerische Soldaten im Russlandfeldzug 1812. Ihre Kriegserfahrungen und deren Umdeutungen im 19. und 20. Jahrhundert*, München, C.H. Beck, 2006, p. 193.

accentuaient leur religiosité pour se démarquer d'une France supposée aréligieuse. La ligne de conflit dominante entre religiosité et irréligiosité, ou, plus précisément, entre Chrétienté et matérialisme, émuais les conflits interchrétiens. Ceux-ci eussent mis en péril l'unité de l'État et de la nation ainsi que la concorde régnant entre alliés du camp antinapoléonien¹⁶. Au total, la culture interprétative des guerres de libération était dominée par un nationalisme romantique sourd aux confessions.

Dans le cadre de ce débat autour de la guerre, la recherche portant sur le rôle dévolu aux deux sexes est dominée par la controverse évoquée ci-dessus. D'un côté, la thèse soutenant que le discours dominant sur la guerre nationale aurait décrété le champ de bataille comme domaine exclusivement masculin, les femmes, mères de la Nation, se voyant attribuer une mission de soins et de ravitaillement¹⁷. C'est ainsi que les femmes seraient certes vues comme une composante importante de la nation tout en étant exclues de la sphère de l'action étatique, ce qui conduisait à leur refuser tout droit de regard politique¹⁸. Le combat étant assimilé exclusivement à l'homme, la condition même de soldat était déclarée élément constitutif majeur de la virilité¹⁹.

Il y est objecté que, y compris à propos de l'exclusion des femmes, la rupture dans la conduite de la guerre entre le XVIII^e et le XIX^e siècle n'aurait pas du tout été aussi flagrante. Au cours des guerres napoléoniennes, les femmes du train des équipages auraient continué de suivre les hommes jusque sur le terrain. Ces derniers n'auraient aucunement tiré leur virilité essentiellement de leur condition de soldat : une manière d'être peu militaire restait acceptable et de nombreux hommes se seraient soustraits au service militaire, ou auraient du moins rêvé de rester loin des combats, sans que leur virilité en souffrît²⁰.

LA RÉVOLUTION DE 1848/49

Certes, aucune guerre d'importance impliquant des États allemands ne fut conduite pendant la révolution de 1848-1849. Mais un conflit armé survint avec le Danemark au sujet du Schleswig-Holstein, lequel s'étira sur plusieurs années et resta pour le mouvement national une plaie ouverte. De plus, il était souvent question d'une grande guerre, même si celle-ci ne fut jamais menée : contre la Russie, l'« antre de la réaction », ou contre tous les pays européens, dans la mesure où ils s'opposaient à la création de l'État national

16. Karen Hagemann, « *Männlicher Muth und deutsche Ehre* »..., *op. cit.*, p. 519.

17. *Idem*, p. 520-524.

18. *Idem*, p. 520, 524.

19. Ute Frevert, *Die kasernierte Nation*..., *op. cit.*, p. 39-62.

20. Julia Murken, *Bayerische Soldaten*..., *op. cit.*, p. 195 et *sq.*

allemand. Enfin, des questions relevant de la constitution militaire jouaient un rôle important dans les débats de politique intérieure. Dès mars 1848, des milices civiles, parties prenantes des forces armées, s'étaient engagées en de nombreux endroits aux côtés de l'armée régulière.

Quelles relations furent établies entre d'une part cette guerre réelle, cette guerre imaginée, ce débat autour de la constitution militaire, et d'autre part l'ordre politique de la nation ? La guerre pour le Schleswig-Holstein faisait aux yeux du mouvement national figure de catalyseur de l'unité : la tradition des petits États serait vite balayée si une préoccupation commune rassemblait tous les Allemands dans un même combat. Il était donc d'autant plus choquant que la Prusse, fidèle à sa tradition hégémonique, mît fin à la guerre par calcul. Un temps envisagée, une guerre contre la Russie, voire contre plusieurs États européens, aurait également pu favoriser tout le processus révolutionnaire de remodelage de l'Allemagne²¹. En France, un tel effet s'était fait sentir dès 1792. De nombreux éléments laissaient (et laissent) penser que la création d'un État-nation en Europe centrale n'avait aucune chance sans une guerre d'importance²².

Si la guerre devait favoriser la révolution et l'homogénéisation de la nation, les gardes bourgeoises semblaient montrer l'émergence, conjointement avec l'Assemblée constituante de Francfort (*Paulskirche*), du nouvel ordre politique. À l'accès de la bourgeoisie à la force armée correspond la participation au pouvoir politique ; de plus, la mission des milices ne se limitait aucunement au seul maintien de l'ordre, mais s'étendait à la défense de la constitution²³. C'est ainsi que les gardes bourgeoises n'étaient pas soumises aux autorités²⁴. Le choix des officiers passait par le vote²⁵. Tandis que les troupes régulières se portaient garantes – tant de manière factuelle que symbolique – de l'ordre ancien, le nouvel esprit d'un état-nation porté en premier lieu par la bourgeoisie s'incarnait dans les gardes bourgeoises.

De nouvelles études ont critiqué cette vision jugée trop simplificatrice. Dès 1848-1849, même les troupes régulières étaient plus bourgeoises qu'on

21. Dieter Langewiesche, « Fortschrittsmotor Krieg : Krieg im politischen Handlungsarsenal Europas im 19. Jahrhundert und die Rückkehr der Idee des *bellum justum* in der Gegenwart », in Christina Benninghaus, Sven Oliver Müller, Jörg Requate et Charlotte Tacke [dir.], *Unterwegs in Europa. Beiträge zu einer vergleichenden Sozial- und Kulturgeschichte. Festschrift für Heinz-Gerhard Haupt*, Frankfurt a.M./New York, Campus, 2008, p. 23-40, ici p. 26.

22. Heinz-Gerhard Haupt, « Ordnungsentwürfe und Erfahrungen von Unordnung – Bemerkungen zu der 1848er Revolution in Deutschland und Frankreich », in Heinz-Gerhard Haupt, Michael Grüttner et Rüdiger Hachtmann [dir.], *Geschichte und Emanzipation. Festschrift für Reinhard Rürup*, Frankfurt a.M./New York, Campus, 1999, p. 217-232, ici p. 230.

23. Ralf Prüve, « Bürgergewalt und Staatsgewalt. Bewaffnete Bürger und vorkonstitutionelle Herrschaft im frühen 19. Jahrhundert », in Alf Lüdtke [dir.], *Polizei, Gewalt und Staat im 20. Jahrhundert*, Wiesbaden, Springer, 2011, p. 61-80, ici p. 62. Fondamentalement des Alf Lüdtke, *Stadtgemeindlicher Republikanismus und die «Macht des Volkes». Civile Ordnungsformationen und kommunale Leitbilder politischer Partizipation in deutschen Staaten vom Ende des 18. bis zur Mitte des 19. Jahrhunderts*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2000.

24. Ralf Prüve, « Bürgergewalt und Staatsgewalt... », *op. cit.*, p. 75.

25. *Ibidem*.

ne l'admet communément²⁶. C'est pour de bonnes raisons qu'une partie d'entre elles se rangea lors de la campagne pour la constitution du Reich aux côtés des révolutionnaires armés. À l'inverse, la réputation qu'avaient les gardes bourgeoises d'être le bras armé idoine d'un État de droit moderne n'était pas incontestée. Au-delà de l'adéquation organisationnelle et idéologique, la puissance militaire jouait après tout son rôle – et, après que le mythe des barricades du printemps 1848 eut perdu de sa magie, les gardes bourgeoises passaient pour être peu aptes à s'imposer²⁷. Le Parlement de Francfort décida d'une constitution militaire prévoyant non pas une milice mais bien une armée de conscription. De plus, le principe de suppléance, qui permettait dans de nombreux pays allemands à de jeunes gens fortunés d'être dispensés de service en rémunérant un suppléant, devait être aboli. En échange, le service militaire devait devenir un devoir citoyen²⁸.

À l'inverse des guerres de libération, la révolution de 1848-1849 fut marquée par un débat intense autour de la constitution. Ainsi s'introduisirent en abondance dans les germes d'identité nationale, liés tant à la guerre qu'à la guerre civile, des théories politiques – voire constitutionnelles. Il ne s'agissait pas de ne combattre que pour la nation en tant que communauté ethnoculturelle, mais aussi pour l'ordre libéral nouvellement conquis. Cependant, on ne savait pas vraiment qui devait bénéficier de cet ordre nouveau ; définir les frontières de la nation s'avéra une des tâches les plus ardues pour le Parlement de Francfort. La controverse sur la solution petite ou grande-allemande tournait entre autres autour de la question confessionnelle : le poids des deux églises chrétiennes en Allemagne dépendait de manière décisive de l'intégration ou non de l'Autriche. Une question non encore traitée par la recherche est celle de savoir dans quelle mesure surgissait du débat autour de la guerre une préférence pour l'une ou l'autre option. On pourrait estimer que la guerre aiderait pour ainsi dire à trouver une solution : qui prend parti pour la nation allemande serait légitime à en être partie, qui ne prend part au combat perdrait son droit à participer.

Concernant la construction de la nation, il ne s'agissait bien évidemment pas seulement de l'appartenance à différents États ou régions. C'est également pour les différentes couches sociales que se posait la question de la participation, non pas tant à la nation en elle-même, qu'au pouvoir qu'il s'agirait d'exercer dans le nouvel État. C'est aussi pour cette raison que la composition des gardes bourgeoises, symboles insignes de l'ordre nouveau, faisait

26. Sabrina Müller, *Soldaten in der deutschen Revolution von 1848/49*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 1999, p. 313-316.

27. Ralf Pröve, « Bürgerwehren in den europäischen Revolutionen 1848 », in Dieter Dowe, Heinz-Gerhard Haupt et Dieter Langewiesche [dir.], *Europa 1848. Revolution und Reform*, Bonn, J.H.W. Dietz Nachf., 1998, p. 901-914, ici p. 912 ; Dieter Langewiesche, « Die Rolle des Militärs in den europäischen Revolutionen von 1848 », in Dieter Dowe, Heinz-Gerhard Haupt et Dieter Langewiesche [dir.], *Europa 1848. Revolution und Reform...*, op. cit., Bonn, J.H.W. Dietz Nachf., 1998, p. 915-932, ici p. 918.

28. Ute Frevert, *Die kasernierte Nation...*, op. cit., p. 161 et sq.

l'objet de perpétuelles bagarres. Pouvait-on imposer de limiter le recrutement aux seuls éléments de la bourgeoisie, ou bien fallait-il engager aussi des travailleurs? Était-ce souhaitable? Dans le premier cas, l'État eût été clairement identifié à un projet bourgeois; le second eût avantageusement élargi le camp révolutionnaire, lui donnant un impact décuplé – une scission du mouvement révolutionnaire eût risqué en revanche de faire le jeu des anciennes élites²⁹. Les forces traditionnellement au pouvoir s'efforçaient de toute façon de dépolitiser les gardes bourgeoises, c'est-à-dire d'en faire un instrument purement technique d'adjoint de police³⁰, la conscience de la valeur symbolique de cette institution étant bien vivante dans ce camp-là aussi.

Du point de vue de l'évolution des rapports entre les sexes, il a été dit qu'en comparaison de l'engagement des femmes pendant la Révolution française, les événements de 1848-1849 auraient été un retour en arrière. Des figures d'exception telles Manon Roland ou Olympe de Gouges, ou surtout des initiatives révolutionnaires féminines telle la marche des femmes sur Versailles le 5 octobre 1789 n'auraient pas trouvé leur pendant à l'est du Rhin. Face à de tels points de vue, la prudence s'impose. Pendant la révolution allemande de 1848-1849, des actions féminines sur de nombreux terrains, par exemple le journalisme, sont avérées³¹. De plus, notons que les différences sont moins à chercher peut-être sur un plan factuel que sur celui du discours : au XIX^e siècle, les activités politiques menées par des femmes, particulièrement les actes de violence motivés politiquement, semblaient aux yeux du monde éditorial bourgeois de plus en plus inopportunes; on peut imaginer que de telles activités, pour peu qu'elles aient existé, aient été minimisées, voire tout simplement occultées. On sait par exemple depuis longtemps que des femmes ont pris part aux barricades de mars 1848 à Berlin et à la révolution d'octobre à Vienne³². Dans le domaine de la représentation symbolique, certains signes suggèrent également une répartition des rôles entre les sexes bien moins évidente qu'on ne l'a longtemps supposé : la figure de Germania, symbole national majeur des Allemands, a été représentée de façon tout à fait ambivalente par l'iconographie révolutionnaire. Elle était d'un côté la mère des combattants, de l'autre, elle-même armée, prête à participer à la lutte³³. Par contre, dans de nombreux États allemands où la conscription avait cours, les hommes continuèrent après la révolution avortée et jusqu'à la veille de l'avènement du Reich en 1870-1871 de pouvoir s'affranchir du service mili-

29. Ralf Pröve, « Bürgergewalt und Staatsgewalt... », *op. cit.*, p. 73.

30. *Idem*, p. 76.

31. Cf. Wolfram Siemann, *Die deutsche Revolution von 1848/49*, Berlin, Suhrkamp, 1985, p. 191 et sq.; sur le journalisme en particulier, cf. Frank Bösch, *Mediengeschichte. Vom asiatischen Buchdruck zum Fernsehen*, Frankfurt a.M./New York, Campus, 2011, p. 107 et sq.

32. Bettina Brandt, *Germania und ihre Söhne. Repräsentationen von Nation, Geschlecht und Politik in der Moderne*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2010, p. 272 (note 245).

33. Bettina Brandt, *Germania und ihre Söhne...*, *op. cit.*, p. 256-288.

taire. Se soustraire au rôle de soldat n'apparaissait donc pas toujours en soi comme une attitude non virile.

LES GUERRES D'UNIFICATION

À la veille des guerres d'unification, le conflit constitutionnel prussien eut pour conséquence une perte de poids significative pour la *Landwehr* dans le cadre de la constitution militaire. La bourgeoisie politique avait combattu cette dévaluation, l'idée de milice, et avec elle la participation des couches bourgeoises à la force armée, semblant s'incarner dans la *Landwehr*. Dès les succès militaires de la Prusse en 1864 et 1866, les mentalités commencèrent à évoluer. La réorganisation avait d'évidence augmentée massivement la puissance des forces armées ; seul un aveuglement idéologique eût pu remettre en question une constitution militaire qui avait si brillamment fait ses preuves.

Lorsque débuta la guerre de 1870-1871, il ne faisait plus de doute que la politique allemande visait à l'unité nationale. La bourgeoisie politique tenait beaucoup à souligner sa propre participation à cette guerre ; celle-ci devait sceller l'acte bourgeois-libéral de création bourgeois-libéral du Reich. Les *Landwehr* étant marginalisées, le service militaire obligatoire fut considéré comme symbole de la participation de la bourgeoisie. De par le fait qu'ils étaient mobilisables – et aussi que certains se portèrent volontaires – des soldats issus de la bourgeoisie participèrent aussi à la guerre ; le service obligatoire ouvrait les forces armées à la nation. La victoire devint possible car la nation tout entière investit son savoir-faire dans la guerre ; la compétence de la noblesse en matière de commandement était ici tout aussi importante que la motivation et le savoir bourgeois³⁴.

Lorsque, après le 4 septembre 1870 et sous la menace de la défaite, la République française arma le peuple, les Allemands purent observer chez leur ennemi la forme de mobilisation nationale qui avait encore récemment été leur propre idéal militaire. C'est par la critique acerbe de l'adversaire que l'on se détourna définitivement de l'ancien modèle : le comportement des milices n'est pas professionnel, elles sont arriérées, les opérations des partisans passent les bornes de l'acte criminel ; le « peuple armé » n'apportera tout au plus à la France qu'une révolution politique dont personne ne veut, tandis que l'Allemagne mobilise le « peuple en armes », conjuguant orientation par le haut avec engagement par le bas, les anciennes valeurs militaires de professionnalisme et de discipline fusionnant ainsi avec le nouveau modèle de mobilisation nationale. C'est précisément en cette synthèse que consisterait le secret du succès de la constitution militaire allemande³⁵.

34. Frank Becker, *Bilder von Krieg und Nation...*, op. cit., p. 250-275.

35. *Idem*, p. 219-250.

L'analogie avec la politique était flagrante. La monarchie constitutionnelle issue en Allemagne de la guerre semblait de la même manière concilier orientation autoritaire et participation politique. La recette du succès était dans le lien entre l'un et l'autre. Le droit de vote faisait pendant au devoir militaire. La République française, à l'opposé de l'Allemagne, soumise aux anciens idéaux de la grande révolution, pratiquait une guerre obsolète. Les champs de bataille avaient bien montré auquel des deux modèles le futur appartenait³⁶.

La confrontation abrupte des systèmes politiques et des organisations militaires était néanmoins basée sur une vue des choses éminemment stylisée. Du côté allemand, la part du succès revenant aux soldats issus de la bourgeoisie était en réalité moins significative et dans les campagnes, le service militaire obligatoire était moins perçu comme une opportunité de participation à la vie politique que comme une contrainte. Pour le cas français, l'équivalence entre République et armement du peuple menait à l'impasse ; les nouvelles formations militaires qu'étaient les gardes mobiles et les francs-tireurs avaient déjà été levées par Napoléon III lorsque celui-ci, après la bataille de Sadowa et en prévision d'une guerre à venir contre son voisin de l'est, voulut compenser le déséquilibre entre ses propres effectifs et ceux de l'armée de conscription prusso-allemande³⁷. Il est difficile d'établir de manière objective jusqu'à quel point 1870-1871 fut une guerre des peuples. Tout dépend de la définition du concept de « guerre des peuples » et de l'appréciation des mesures prises en son nom, lesquelles peuvent, en comparaison avec le XX^e siècle, paraître minimes, mais firent forte impression sur les acteurs de l'époque³⁸.

Quelle que réaliste ou non que fût l'identification de la guerre des peuples à la république, elle était décisive quant au sentiment régnant des deux côtés de la frontière. Entre autres conséquences, la bourgeoisie politique allemande, après l'avènement du Reich, prit ses distances avec l'idée de milice³⁹.

36. Frank Becker, « Auf dem Weg zu einer "Kulturgeschichte der Ideen"? Deutung der Einigungskriege und bürgerlicher Militarismus im Deutschen Kaiserreich », in Lutz Raphael et Heinz-Elmar Tenorth [dir.], *Ideen als gesellschaftliche Gestaltungskraft im Europa der Neuzeit. Beiträge für eine erneuerte Geistesgeschichte*, München, Oldenbourg, 2006, p. 267-288, ici p. 284 et sq.

37. Heidi Mehrkens, *Statuswechsel. Kriegserfahrung und nationale Wahrnehmung im Deutsch-Französischen Krieg 1870/71*, Essen, Klartext, 2008, p. 132 et sq.

38. À côté des recrutements massifs et des actions de partisans dans le cadre militaire, il convient d'évoquer ici tant les représailles que l'expulsion de Paris de plusieurs dizaines de milliers de personnes de souche allemande. Sur les circonstances exactes de cette évacuation forcée, cf. Mareike König, « Les immigrés allemands à Paris 1870/71 : entre expulsion, naturalisation et lutte sur les barricades », *Migrations*, tome 35, 2010, p. 60-71. On pourrait aussi, du côté allemand, voir dans l'implication et l'activation croissante du « front intérieure » – si éloigné celui-ci fût-il des combats – des signes évocateurs d'une guerre du peuple. Voir Alexander Seyferth, *Die Heimatfront 1870/71 : Wirtschaft und Gesellschaft im deutsch-französischen Krieg*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2007 ; Wencke Meteling, *Ehre, Einheit, Ordnung. Preussische und französische Städte und Regimenter im Krieg, 1870/71 und 1914-19*, Baden-Baden, Nomos, 2010.

39. Une telle prise de distance n'excluait pas, à l'observation de guerres extérieures, de vanter les mérites de la guérilla, lorsque celle-ci était pratiquée par une puissance amie. Cf. prochainement à ce sujet, Rolf Parr, *Die Fremde als Heimat. Affinitäten zwischen Heimatkunst und Kolonialismus*, Berlin, 2013. L'armée n'abandonna pas non plus totalement cette idée. À partir de 1889/90, on réfléchit à l'emploi de gardes

Cette idée devint l'idéal de la jeune social-démocratie, laquelle proclamait du même coup son républicanisme⁴⁰. Les forces libérales de droite et conservatrices, qui pour un temps dominèrent la République française de l'après 1871, mirent en place un système de défense proche du modèle prusso-allemand⁴¹.

Sur le plan de l'autodéfinition nationale, on peut relever dans le débat autour de la guerre un pas supplémentaire vers l'embourgeoisement⁴². Plus l'armée était marquée par la bourgeoisie, plus l'état-nation qu'elle engendrait se devait d'être bourgeois⁴³. La question confessionnelle était devenue durant les guerres d'unification une sérieuse pomme de discorde, après l'apparition dès les années 1860 du « Kulturkampf ». C'est ainsi qu'avec la guerre de 1866 apparut la crainte qu'une nouvelle guerre de trente ans ne voie le jour, faisant s'affronter l'Allemagne du nord, marquée par le protestantisme, et l'Allemagne du sud (y compris l'Autriche) dominée par le catholicisme⁴⁴. En 1870-1871, le débat se fit polyphonique : outre l'appel à une trêve confessionnelle sous le signe de la guerre, se firent jour des attaques des protestants contre leurs compatriotes catholiques à qui l'on prêtait de secrètes sympathies pour la France⁴⁵. Ce n'est qu'au début que s'élevèrent dans l'Allemagne catholique quelques voix critiques, pour s'associer ensuite au chœur de l'enthousiasme national⁴⁶. Il n'est toutefois pas établi que cette considération ne vaille que sur le plan de la communication publique ; celui des attitudes quotidiennes et des formes de communication reste peu connu. Cependant, il semble qu'une authentique solidarisation avec l'ennemi resta l'exception. Nombre de catholiques ne voyaient en la France non pas un pays catholique mais un pays ayant renié sa foi et qui, en raison même de cette irréligiosité, serait

populaires dans le cas d'une agression russe contre la Prusse Orientale. Cf. Oliver Stein, « Ein ganzes Volk in Waffen ist nicht zu unterschätzen ». Das deutsche Militär und die Frage von Volksbewaffnung, Miliz und vormilitärischer Ausbildung, 1871-1914 », in Rüdiger Bergien et Ralf Pröve [dir.], *Spiesser – Patrioten – Revolutionäre. Militärische Mobilisierung und gesellschaftliche Ordnung in der Neuzeit*, Göttingen, V&R Unipress, 2010, p. 71-94, ici p. 83.

40. Oliver Stein, « Ein ganzes Volk in Waffen ist nicht zu unterschätzen »..., *op. cit.*, p. 71-94, ici p. 75.

41. Frank Becker, « Bewaffnetes Volk » oder « Volk in Waffen »? Militärpolitik und Militarismus in Deutschland und Frankreich 1870-1914 », in Christian Jansen [dir.], *Der Bürger als Soldat. Die Militarisierung europäischer Gesellschaften im langen 19. Jahrhundert : ein internationaler Vergleich*, Essen, Klartext, 2004, p. 158-174, ici p. 165 et *sq.*

42. Thomas Stamm-Kuhlmann ne voit accompli le rapprochement formel entre bourgeoisie et sphère militaire qu'à l'occasion des guerres d'unification (Thomas Stamm-Kuhlmann, « Militärstaat Preußen. Zum Stand der Debatte über den "preußischen Militarismus" im 18. und 19. Jahrhundert »..., *op. cit.*, p. 119).

43. Frank Becker, *Bilder von Krieg und Nation...*, *op. cit.*, p. 341-376.

44. Hilmar Sack, *Der Krieg in den Köpfen. Die Erinnerung an den Dreißigjährigen Krieg in der deutschen Krisenerfahrung zwischen Julirevolution und deutschem Krieg*, Berlin, Duncker & Humblot, 2008.

45. Nikolaus Buschmann, « Im Kanonenfeuer müssen die Stämme Deutschlands zusammen geschmolzen werden ». Zur Konstruktion nationaler Einheit in den Kriegen der Reichsgründungsphase », in Nikolaus Buschmann et Dieter Langewiesche [dir.], *Der Krieg in den Gründungsmythen europäischer Nationen und der USA*, Frankfurt a. M./New York, Campus, 2003, p. 99-119, ici p. 114 et *sq.*

46. Frank Becker, « Konfessionelle Nationsbilder im Deutschen Kaiserreich », in Heinz-Gerhard Haupt et Dieter Langewiesche [dir.], *Nation und Religion in der deutschen Geschichte*, Frankfurt a. M./New York, Campus, 2001, p. 389-418, ici p. 394.

tombré en décadence, voué à avoir le dessous dans ce conflit militaire. Une telle forme de pensée fut par exemple observée chez les aumôniers militaires qui accompagnaient l'armée allemande en territoire ennemi. En revanche, pour leurs collègues protestants, la France était décadente *parce qu'elle était catholique*⁴⁷. La dimension quantitative de cette question – comment évaluer mutuellement les différentes positions – n'est encore malheureusement que peu explorée. Plus généralement, l'importance des guerres d'unification dans l'histoire du « *Kulturkampf* » reste à définir.

Il est fort possible que les juifs allemands aient profité de la querelle secouant les confessions chrétiennes. En tout cas, aucun indice ne porte à penser qu'ils eussent été mal acceptés dans l'armée, dans la société, ou dans l'espace public⁴⁸. Au contraire : lorsqu'à la fin des années 1870 de plus en plus de voix antisémites se firent entendre, les juifs tirèrent argument de leur participation à la guerre de 1870-1871, y voyant un exemple de leur coexistence harmonieuse avec les chrétiens et une preuve de leur engagement pour la nation⁴⁹. Au cours de la Première Guerre mondiale, cet engagement leur sera vivement contesté. Notons ici que, entre deux périodes fortement marquées par l'antisémitisme – les guerres d'unification et la Première Guerre mondiale –, celui-ci ne joua manifestement aucun rôle dans la campagne de 1870-1871. Il s'avère encore une fois que l'histoire est riche en zigzags.

Il serait en revanche erroné de nier toute forme de racisme dans le cadre des guerres d'unification. Pendant la guerre franco-allemande, celui-ci était dirigé principalement contre ceux que l'on appelait les « turkos », les soldats français des colonies nord-africaines. La bourgeoisie allemande les abreuvait de toutes les calomnies imaginées par le XIX^e siècle pour les « moricauds »⁵⁰. Le concept de race jouait durant les guerres d'unification, tout comme déjà lors des guerres de libération, de manière générale un rôle important pour démarquer les protagonistes les uns des autres. Dès 1866, on parlait dans la Confédération de l'Allemagne du Nord d'un « combat des races » contre les Slaves, lesquels étaient supposés marquer de leur empreinte l'État autrichien⁵¹ ; de l'autre côté, l'Autriche et le camp Grand-Allemand qualifiaient l'alliance de Bismarck avec l'Italie, avec les « velches », de trahison à la « race

47. Christian Rak, *Krieg, Nation und Konfession. Die Erfahrung des deutsch-französischen Krieges von 1870/71*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2004, p. 402-405.

48. Christine G. Krüger, « *Sind wir denn nicht Brüder?* » *Deutsche Juden im nationalen Krieg 1870/71*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2006, p. 297.

49. Christine G. Krüger, « *Sind wir denn nicht Brüder?* »..., *op. cit.*, p. 297.

50. *N.d.T.* Rarement employé de nos jours, ce terme désignait très généralement, de manière familière voire péjorative, toute personne dont le visage était de couleur brune. Frank Becker, « *Fremde Soldaten in der Armee des Feindes. Deutsche Darstellungen der französischen 'Turko'-Truppen im Krieg von 1870/71* », in Christian Geulen, Anne von der Heiden et Burkhard Liebsch [dir.], *Vom Sinn der Feindschaft*, Berlin, Akademie Verlag, 2002, p. 167-181.

51. Nikolaus Buschmann, *Einkreisung und Waffenbruderschaft. Die öffentliche Deutung von Krieg und Nation in Deutschland 1850-1871*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2003, p. 344.

germanique»⁵². Dans cette perspective, les années 1870-1871 virent s'opposer germanité et latinité dans la lutte pour la suprématie en Europe⁵³.

En spécifiant les rôles respectifs des deux sexes, le débat autour de la guerre vit se mettre définitivement en place l'affectation de l'homme au combat, tandis que l'on voyait la femme comme sœur et mère, occupée au ravitaillement et aux soins, à l'écart du champ de bataille⁵⁴. Ce schéma interprétatif a également été mis en évidence dans la représentation visuelle de la guerre⁵⁵. Ceci est encore confirmé – pour ainsi dire indirectement – par la façon dont la condition des sexes chez l'ennemi français était commentée en 1870-1871. L'émancipation des femmes, en partie plus avancée qu'en Allemagne, y était vue généralement comme un signe de décadence. La participation féminine à la guerre des peuples et aux actions de partisans, de même qu'à la Commune, apparaissait totalement inacceptable et suscita des tirades horrifiées sur les «Flintenweiber» («bonnes femmes carabinières») et les «hyènes»⁵⁶. Les femmes françaises avaient passé une limite que l'Allemagne avait entretemps inscrite dans le marbre. En conséquence, la caserne de l'Empire faisait autorité en tant qu'«école de virilité»⁵⁷.

LES GUERRES COLONIALES

Les guerres coloniales menées par l'Allemagne au tournant du XIX^e et du XX^e siècle n'ont longtemps été traitées par la recherche qu'à la marge. À l'instar des territoires sous domination allemande, présentés comme politiquement et économiquement insignifiants, un détail dans l'histoire du Reich, les guerres que l'on y mena n'auraient été que de vagues expéditions punitives conduites à peu de frais⁵⁸. Concernant au moins une partie de ces conflits, si l'on en croit les plus récentes recherches, la perception publique fut tout autre. C'est l'écrasement en 1900 de la révolte des boxers en Chine, prélude aux interventions militaires outre-mer, qui fit le plus sensation⁵⁹. L'ambiance régnant alors en Allemagne fut comparée à celle d'août 1914⁶⁰.

52. Frank Becker, *Bilder von Krieg und Nation...*, *op. cit.*, p. 136.

53. Frank Becker, «Fremde Soldaten in der Armee des Feindes...», *op. cit.*, p. 167-181, ici p. 170.

54. Nikolaus Buschmann, *Einkreisung und Waffenbruderschaft...*, *op. cit.*, p. 160-173.

55. Susanne Parth, *Zwischen Bildbericht und Bildpropaganda. Kriegskonstruktionen in der deutschen Militärmalerei des 19. Jahrhunderts*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2010, p. 358.

56. Frank Becker, *Bilder von Krieg und Nation...*, *op. cit.*, p. 182-185 et 237.

57. Ute Frevert, *Die kasernierte Nation...*, *op. cit.*, p. 228-244.

58. Sur cette marginalisation dans la mémoire, cf. Gesine Krüger, «Vergessene Kriege. Warum gingen die deutschen Kolonialkriege nicht in das historische Gedächtnis der Deutschen ein?», in Nikolaus Buschmann et Dieter Langewiesche [dir.], *Der Krieg in den Gründungsmythen...*, *op. cit.*, p. 120-137; Thoralf Klein, «Straffeldzug im Namen der Zivilisation : Der "Boxerkrieg" in China (1900-1901)», in Thoralf Klein et Frank Schumacher [dir.], *Kolonialkriege. Militärische Gewalt im Zeichen des Imperialismus*, Hamburg, Hamburger Edition, 2006, p. 145-181, ici p. 181.

59. Thoralf Klein, «Straffeldzug im Namen der Zivilisation...», *op. cit.*, p. 164.

60. Eckard Michels, «Das "Ostasiatische Expeditionskorps" des Deutschen Reiches in China 1900/01»,

Les combats de 1904 contre les Héréros en révolte du Sud-Ouest africain allemand furent également observés de près⁶¹. En revanche, la guerre suivante contre les Namaquas, réponse à une guérilla sans aucune bataille marquante en trois ans, n'a suscité qu'un intérêt bien moindre⁶². Il en fut de même de la répression de la rébellion Maji-Maji en Afrique orientale allemande à partir de 1905, laquelle mobilisa principalement des troupes de renfort africaines⁶³.

Concernant les guerres – tout à fait notables, on le voit, du point de vue de la réception – contre les Boxers en 1900 et les Héréros en 1904, il ne s'agissait néanmoins pas tant d'établir des liens avec pouvoir et constitution dans la métropole que d'évoluer vers des structures globales de domination et, partant, vers une vision politique de l'ordre. Si l'envoi de troupes en Chine fut tellement acclamé, c'est qu'il marquait l'entrée de l'Allemagne sur la scène politique internationale. L'Allemagne exerçait enfin sa domination à l'échelle globale comme les autres grandes puissances. Ce pas allait de pair avec le recours à la flotte, symbole majeur de modernité et de progrès⁶⁴. De telles interventions militaires semblaient par principe un moyen légitime d'eupéanisation du monde⁶⁵.

Ces points de vue mènent automatiquement à la question de l'autodéfinition nationale. La culture interprétative des guerres coloniales montre que les Allemands se voyaient comme un peuple de seigneurs ayant toute légitimité à évincer les peuples inférieurs ; qu'ils aient ici invoqué les mêmes arguments que d'autres puissances coloniales, ou qu'il s'agisse d'une surenchère, c'est ce que des études comparatives se devraient d'élucider. Dans un cas comme dans l'autre, l'idéologie du darwinisme social – combat des peuples et évinement compétitif entre les races – alla jusqu'à considérer comme historiquement nécessaires et donc moralement justifiées les mesures d'élimination de

in Tanja Bühner, Christian Stachelbeck et Dierk Walter [dir.], *Imperialkriege von 1500 bis heute. Strukturen – Akteure – Lernprozesse*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2011, p. 401-416, ici p. 405.

61. Ingrid Laurien, « Der Maji Maji-Aufstand in Deutsch-Ostafrika 1905/06. Zum Forschungsstand », *Zeitschrift für Sozialgeschichte des 20. und 21. Jahrhunderts*, tome 9, n° 1, 1994, p. 85-109, ici p. 89 ; Susanne Kuss, « Kriegführung ohne hemmende Kulturschranke : Die deutschen Kolonialkriege in Südwestafrika (1904-1907) und Ostafrika (1905-1908) », in Thoralf Klein et Frank Schumacher [dir.], *Kolonialkriege. Militärische Gewalt im Zeichen des Imperialismus*, Hamburg, Hamburger Edition, 2006, p. 208-247, ici p. 230 ; Jürgen Zimmerer, « Kein Sonderweg im "Rassenkrieg". Der Genozid an den Herero und Nama 1904-08 zwischen deutschen Kontinuitäten und der Globalgeschichte der Massengewalt », in Sven Oliver Müller et Cornelius Torp [dir.], *Das Deutsche Kaiserreich in der Kontroverse*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2009, p. 323-340, ici p. 340.

62. Elle mena toutefois en Allemagne à une crise gouvernementale et à la tenue de nouvelles élections, baptisées « élections des Hottentots » (Les Namaquas étaient aussi appelés péjorativement les Hottentots). Cf Ingrid Laurien, « Der Maji Maji-Aufstand... », *op. cit.*, p. 88.

63. Ingrid Laurien, « Der Maji Maji-Aufstand... », *op. cit.*, p. 90 ; Tanja Bühner, *Die Kaiserliche Schutztruppe für Deutsch-Ostafrika. Koloniale Sicherheitspolitik und transkulturelle Kriegführung, 1885-1918*, München, Oldenbourg, 2011.

64. Dieter Langewiesche, « Fortschrittsmotor Krieg... », *op. cit.*, p. 32.

65. *Idem*, p. 25. Erich Vad va jusqu'à comparer les actions des troupes coloniales d'intervention d'avant la première guerre mondiale à l'actuel engagement à l'étranger de la Bundeswehr – l'état de l'opinion publique étant certes fort différent. Voir Erich Vad, « Militär und die neuen Formen der Gewalt als Mittel der Politik », in Gerhard P. Groß, *Führungsdenken in europäischen und nordamerikanischen Streitkräften im 19. und 20. Jahrhundert*, Hamburg, E.S. Mittler & Sohn, 2001, p. 57-70, ici p. 60.

masse dirigées contre les populations indigènes⁶⁶. La recherche va pour partie jusqu'à discerner dès le débat autour des guerres coloniales le syndrome, maintes fois observé par la recherche sur les crimes nazis, du « meurtre avec bonne conscience »⁶⁷. C'est particulièrement à propos du cas du Sud-Ouest africain allemand, qui conjugait société raciale de privilèges et politique de ségrégation⁶⁸, que de claires lignes de continuité avec le National-Socialisme ont pu être observées – non pas dans le sens d'une chaîne causale mais de par la constitution d'une « banque de savoirs » sur les pratiques coloniales, dont on disposerait à partir de 1939 – puis, à partir de 1941, dans sa version radicalisée – pour une occupation *quasi* coloniale en Europe de l'est⁶⁹. Cette lecture reste cependant controversée dans la sphère scientifique⁷⁰.

La culture interprétative des guerres coloniales a eu un impact sur la répartition des rôles entre les sexes dans la mesure où le rôle de la femme a été enrichi de nouvelles tâches. Sur le front colonial, ainsi que propagé par exemple par le „Frauenbund der Deutschen Kolonialgesellschaft“ (Union Féminine de la Société Coloniale), la femme serait « garante de la germanité », et ceci à double titre. D'une part, elle prémunirait le pionnier colonial contre son inéluctable „négrisation“ s'il venait à prendre une femme du pays ; le mariage avec une partenaire allemande, en revanche, garantirait le maintien de la culture germanique, incarnée par la « famille allemande » dans son « foyer traditionnel allemand »⁷¹. D'autre part, cette famille garantirait biologiquement la reproduction de la couche coloniale allemande et préviendrait l'avènement d'une population métissée⁷². Là aussi, les prémisses de l'idéologie nazie ne peuvent être méconnues. Ces modèles interprétatifs étaient également significatifs pour la répartition des rôles entre les sexes car

66. Dieter Langewiesche s'est demandé si la guerre des peuples, brandie certes dans l'Europe du XIX^e siècle comme menace ultime – voire y ayant expérimenté un début de réalisation – n'aurait pas finalement connu son accomplissement dans les colonies. Du moins les peuples colonisés durent-ils se voir confrontés à une menace d'anéantissement total. Cf. Dieter Langewiesche, « Nation, Imperium und Kriegserfahrungen », in Georg Schild et Anton Schindling [dir.], *Kriegserfahrungen – Krieg und Gesellschaft in der Neuzeit. Neue Horizonte der Forschung*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2009, p. 213-230, ici p. 221.

67. Susanne Kuss, « Kriegführung ohne hemmende Kulturschranke... », *op. cit.*, p. 228-236 ; Medardus Brehl, *Vernichtung der Herero. Diskurse der Gewalt in der deutschen Kolonialliteratur*, Paderborn, Wilhelm Fink, 2007, p. 220-222 ; Susanne Kuss, *Deutsches Militär auf kolonialen Kriegsschauplätzen. Eskalation von Gewalt zu Beginn des 20. Jahrhunderts*, Berlin, Ch. Links, 2011 (1^{re} édition 2010), p. 424.

68. D'une manière générale, voir Frank Becker [dir.], *Rassenmischehen – Mischlinge – Rassentrennung. Zur Politik der Rasse im deutschen Kolonialreich*, Stuttgart, Franz Steiner, 2004.

69. Jürgen Zimmerer, « Kein Sonderweg im "Rassenkrieg"... », *op. cit.*, p. 326. Sur le fond de cette thèse, voir aussi Jürgen Zimmerer et Joachim Zeller [dir.], *Völkermord in Deutsch-Südwestafrika. Der Kolonialkrieg in Namibia (1904-1908) und die Folgen*, Berlin, Ch. Links, 2005 (2003) de même que, depuis peu, Jürgen Zimmerer, *Von Windhuk nach Auschwitz? Beiträge zum Verhältnis von Kolonialismus und Holocaust*, Berlin/Münster/Wien/Zürich/London, LIT, 2011.

70. Ainsi Kuss avançait-elle récemment l'argument selon lequel, par exemple, la brutalité des guerres coloniales ne serait apparue que petit à petit, tandis qu'à l'époque nazie, elle était voulue sur le front est dès le départ. Cf. Susanne Kuss, *Deutsches Militär auf kolonialen Kriegsschauplätzen...*, *op. cit.*, p. 429.

71. Seule toutefois la femme bourgeoise, et non la travailleuse, passait ici pour « nationalement fiable ». Cf. Katharina Walgenbach, « Die weiße Frau als Trägerin deutscher Kultur ». *Koloniale Diskurse über Geschlecht, « Rasse » und Klasse im Kaiserreich*, Frankfurt a. M./New York, Campus, 2005, p. 265.

72. Katharina Walgenbach, « Die weiße Frau... », *op. cit.*, p. 125-130 et 183-204.

inversant l'affectation traditionnelle de la femme à la nature et de l'homme à la culture. Aux avant-postes dans les colonies, l'homme menaçait de sombrer dans un mode de vie proche de l'état naturel ; la femme l'ancrait dans le monde de la culture⁷³.

*

Une vue globale de la recherche sur l'interprétation de la guerre et la politique dans l'Allemagne du XIX^e siècle met en évidence quelques problèmes non résolus et suscite quelques attentes. Commençons par les premiers : les interactions entre débat autour de la guerre et débat politique semblent souvent évidentes, tant les analogies sont frappantes, mais elles ne sont qu'insuffisamment documentées. Dans quelle mesure certaines interprétations passèrent-elles de manière avérée du débat autour de la guerre au débat politique, et inversement ? Sur le plan de la méthode, ces processus de transfert sont également difficiles à appréhender, nombre d'intervenants renonçant à indiquer les influences leur inspirant certaines affirmations. De plus : pour identifier les interférences entre débats, il faudrait commencer par définir précisément les débats, ce qui impliquerait aussi de fixer leurs limites. Ici se pose la prochaine question. Le mémorandum d'un réformateur de l'armée, par exemple, est-il un élément du débat sur la guerre, ou du débat politique⁷⁴ ?

À côté de ces difficultés méthodologiques subsistent des questions factuelles. Celles-ci concernent avant tout la périodisation. Que pesait, face à d'autres interprétations, l'idée que l'on se faisait d'un certain embourgeoisement de l'armée allemande ? S'imposa-t-elle dès 1813-1815, ou bien seulement, contre d'autres traditions interprétatives, en 1848-1849, sous la forte pression des gardes bourgeoises ? Ou bien la grande offensive interprétative de la bourgeoisie durant les guerres d'unification était-elle nécessaire, pour que la guerre devînt véritablement aussi – voire surtout – une affaire des couches bourgeoises ? L'évolution de la répartition des rôles entre les sexes dans l'historiographie de la guerre ne fait pas non plus l'unanimité dans la communauté scientifique. Certains voient l'identification de la masculinité avec la condition militaire ainsi que de la féminité avec le rôle social de la mère réalisée dès les guerres de libération, d'autres seulement lors des guerres d'unification.

La recherche a jusque-là – pour en venir aux attentes – presque toujours confondu la culture interprétative de la guerre *en Allemagne*, et la culture interprétative de la guerre *impliquant l'Allemagne*. Si l'on veut s'attacher sérieusement au débat historique, il faut alors prendre en compte les guerres

73. *Idem*, p. 262.

74. Pour 1813-1815, Planert distingue expressément entre les débats politique et militaire – tandis que le débat politique tourne autour de la guerre de libération nationale, le débat militaire reste marqué par la tradition – sans rendre compte de cette difficulté méthodologique. Ute Planert, *Der Mythos vom Befreiungskrieg...*, *op. cit.*, p. 642-659.

menées certes en dehors de l'Allemagne, mais qui y firent l'objet de larges débats publics. De tels débats constituaient également un espace de négociation pour l'ordre politique allemand. Spécialement la réception en Allemagne de la Guerre de Sécession, avec toutes ses questions de fond portant sur la constitution militaire, l'instauration de l'État, ses pouvoirs politiques décisionnels, n'a encore qu'à peine été examinée; il en va un peu mieux de la Guerre de Crimée⁷⁵.

Encore aujourd'hui, la recherche s'en tient pour l'histoire interprétative de la guerre aux sources écrites. Malgré la prise de conscience théorique déjà ancienne de l'égale valeur de l'image pour toute interprétation de la réalité, une certaine réserve semble encore présider à l'emploi de sources visuelles. Là où des recherches s'appuient sur le monde du texte *et* sur celui de l'image, on observe pour partie des modèles interprétatifs similaires, mais aussi de grandes divergences⁷⁶. C'est ainsi que, sur la base de sources langagières, fut formulée la thèse générale voulant qu'au XIX^e siècle l'écart se serait agrandi entre, d'une part, la répression bien réelle de toutes les tendances allant vers la totalisation de la guerre, et d'autre part, les appels rhétoriques continuels à cette même totalisation⁷⁷. Sur la base d'analyse d'images est apparue une thèse s'opposant à l'idée que le conflit serait devenu toujours plus une « guerre du peuple »⁷⁸.

Il est devenu presque banal d'appeler de ses vœux l'avènement d'études comparatives bi, voire multinationales, afin de discerner évolutions communes et spécificités nationales. De telles études restent, y compris pour l'histoire du débat autour de la guerre, l'exception⁷⁹. C'est pourtant précisément dans le cas de l'Allemagne et de la France que la comparaison s'impose, le discours militaro-national de ces deux pays s'étant construit dans une confrontation directe.

Frank Becker est professeur d'histoire à l'université de Duisburg-Essen.

75. Nikolaus Buschmann, *Einkreisung und Waffenbruderschaft...*, *op. cit.*, p. 208-219; comment en Prusse les divers camps utilisèrent leurs prises de position sur la guerre de Crimée pour se positionner sur l'échiquier politique, c'est ce que montre Hans-Christof Kraus, « Wahrnehmung und Deutung des Krimkrieges in Preußen – zur innenpolitischen Rückwirkung eines internationalen Großkonflikts », *Forschungen zur Brandenburgischen und Preussischen Geschichte. Neue Folge*, 19 (2009), p. 67-89.

76. Becker, *Bilder von Krieg und Nation...*, *op. cit.*, p. 377-482.

77. Nikolaus Buschmann et Dieter Langewiesche, « „Dem Vertilgungskriege Grenzen setzen“. Kriegstypen des 19. Jahrhunderts und der deutsch-französische Krieg 1870/71. Gehegter Krieg – Volks- und Nationalkrieg – Revolutionskrieg – Dschihad », in Dietrich Beyrau, Michael Hochgeschwender et Dieter Langewiesche [dir.], *Formen des Krieges...*, *op. cit.*, p. 163-195, ici p. 163 et 193-195; Dieter Langewiesche, « Liberalismus, Nationalismus und Krieg im 19. Jahrhundert », in Hans Ehlert [dir.], *Militärisches Zeremoniell in Deutschland*, Potsdam, Militärgeschichtliches Forschungsamt, 2008, p. 59-74, ici p. 60.

78. Susanne Parth, *Zwischen Bildbericht und Bildpropaganda...*, *op. cit.*, p. 357.

79. Parmi elles, Markus Ingenlath, *Mentale Aufrüstung. Militarisierungstendenzen in Frankreich und Deutschland vor dem Ersten Weltkrieg*, Frankfurt a.M./New York, Campus, 1998; Jörn Leonhard, *Bellizismus und Nation...*, *op. cit.*; Heidi Mehrkens, *Statuswechsel...*, *op. cit.*; Wencke Meteling, *Ehre, Einheit, Ordnung...*, *op. cit.*